

entrée, je remarque qu'un client reste bouche bée en nous voyant, et le personnel de réception nous regarde également, se demandant sûrement ce qu'on fait là. »

La première étape est franchie, elles sont entrées. La seconde épreuve n'est pas plus facile : il faut rester. « Nous nous dirigeons vers le fond, raconte Clélia. Une hôtesse nous aborde et nous dit que pour un café, il y a trente minutes d'attente minimum. » Moment d'hésitation, décisif. Ces trente minutes d'attente, est-ce une vérité ou un roulement courtis ? Il est tentant de se laisser prendre au piège de cette affirmation, et de faire marche arrière. « Nous décidons de ressortir pour peut-être faire un tour et revenir. » Et puis, en fait : « Finalement nous entrons de nouveau, nous nous asseyons dans la sorte de petit salon dans l'entrée, et nous commençons notre observation. » Après tout, la consigne est d'observer un lieu pendant une heure, sans aucune exigence sur le type de lieu. Qu'il s'agisse du bar de l'hôtel ou de son entrée, du saint des saints ou de son antichambre, quelle importance ? « Nous décidons que finalement c'est une excuse toute trouvée pour pouvoir nous installer dans le hall tranquillement et mener notre observation », explique Samira. Il y a de l'attente ? Elles attendront, c'est exactement ce que requiert l'exercice de l'observation. Le résultat ne se fait pas attendre : « Cinq minutes après, la même hôtesse revient pour nous dire qu'une table est libre. Nous nous dirigeons vers notre table, et nous voyons qu'il y avait plusieurs tables libres. » Difficile de ne pas interpréter les choses ainsi : les trois étudiantes font tache, donc il faut les éconduire poliment ; mais comme elles insistent et font encore plus tache dans l'entrée même de l'hôtel, là où passent tous les clients, autant accéder à leur demande et les placer dans le bar, plus confiné. « L'hôtesse nous amène dans une sorte d'alcôve où il est difficile de nous voir, note Clélia, et d'où il est difficile pour nous d'observer, peut-être pour qu'on ne choque pas les autres clients. Quelques personnes nous dévisagent. »

Qu'importe l'accueil, l'observation peut démarrer. Samira commence par « le lieu : colonnes de marbre, consoles, lustres

en cristal, tentures, horloge de table, fauteuils marquises, canapés "Louis \*\*\*" (je ne suis pas spécialiste) et à côté des toilettes... des vitrines de bijoux Chopard ». Elle poursuit par « le personnel : différents uniformes en fonction de l'emploi, manager en costume, hôtesse en tailleur, serveurs en uniformes difformes sortant de Spirou, si ce n'est que tous les uniformes sont gris ». Enfin, « l'atmosphère : un défilé d'hôtesse, de chefs de rang, de serveurs qui passent de table en table pour servir, renseigner, savoir si tout va bien. Le tout dans une atmosphère intimiste, lumière tamisée, murmures de conversations, légers bruits de couverts... ». Au milieu de cet appareil, les trois étudiantes se sentent rappelées à leur propre apparence. « Je suis gênée par rapport à la manière dont je suis habillée, note Clélia : j'ai un jean troué que j'essaie de cacher. » « Notre style vestimentaire ne s'accorde pas du tout avec ce milieu, confirme Djamila : jean troué et tee-shirt de sport. » Cette dernière reste évasive sur sa propre tenue, que Samira décrit plus précisément : « Nous avons toutes les trois un rire nerveux en voyant le maillot du PSG que porte Djamila et qu'elle camoufle avec une écharpe. Clélia est stressée par le trou sur son jean. Pour ma part j'ai des bottes en fin de vie. » Aurait-il fallu être plus prévoyantes, accorder les vêtements à l'expérience ? Samira doute de l'efficacité d'une telle précaution : « De toute manière, je ne suis pas certaine qu'habillées autrement nous puissions faire illusion. »

Car, au-delà du look, il y a la manière de se comporter, peut-être différente, en tout cas soudainement vécue comme problématique. « Pendant que certaines personnes s'occupent de poser leur serviette sur les genoux pour boire le thé ou d'autres choses, je ne sais pas comment me positionner, et même, pire, où placer mes mains, écrit Djamila. En y repensant après, c'est un détail sans importance, mais sur place nous avons eu l'impression que tout comptait, gestes, paroles, regards. » « Derrière nous, il y a deux hommes en costume, très à l'aise, presque affalés, alors que nous, nous ne savons pas comment nous tenir, commente Clélia. Le lieu est tellement propre et classe que j'ai peur de laisser des miettes, et ramasse

donc tout ce que je peux voir. [...] Je me sens mal à l'aise, pas à ma place. Nous n'osons même pas nous lever pour aller aux toilettes ou fumer. »

Ce sentiment de ne pas être « à sa place » est entretenu par l'attitude du personnel. D'abord, phénomène étrange dans un endroit aussi luxueux, cinq minutes après l'arrivée des étudiantes « la lumière s'éteint brusquement, raconte Samira. Pas un seul bruit, quelqu'un au fond tente un "joyeux anniversaire" mais se ravise très vite. L'obscurité dure moins d'une minute, les gens poursuivent leurs conversations. La lumière revient et le maître d'hôtel explique la provenance de la panne, liée à un test sécurité, en passant de table en table, sauf à la nôtre ». « J'ai pensé qu'il n'avait pas trouvé l'intérêt de nous le dire », ajoute Clélia. Ensuite, calcule cette dernière, « nous attendons dix minutes avant que quelqu'un vienne prendre notre commande, alors que pour les autres clients un serveur passe toutes les deux minutes. Encore dix minutes d'attente pour que deux serveurs nous amènent le café ».

Là, en revanche, elles ont droit durant un court moment à la débauche de moyens qui signale le luxe : « Deux serveurs arrivent à notre table, rapporte Samira : la femme porte le plateau et l'homme nous sert. Gestes soignés, cuillères en argent et tasses en porcelaine. Nous avons le droit en prime à une bouteille d'eau minérale que nous n'avions pas commandée. » Un quart d'heure plus tard, « une serveuse nous demande si l'on souhaite un autre café et nous ressert de l'eau ». Au total, compte Djamilia, « les serveurs sont venus nous demander si nous avions besoin d'autre chose environ deux fois tandis que pour les autres clients, dans le même intervalle de temps, ils l'ont fait entre cinq et sept fois ». Pour autant, elles ne laissent pas indifférentes : « Les serveurs nous observent dès qu'ils passent devant notre table, craignant peut-être une attitude décalée de notre part », suppose Clélia. Alors que de nouveaux clients pénètrent dans les lieux, « les hôtes jettent régulièrement des coups d'œil à notre table. L'établissement commence à manquer de place ». Au bout de trois quarts d'heure, « une serveuse passe voir si nous ne souhaitons pas

autre chose, nous en profitons pour lui demander l'addition. 24 euros les trois cafés. La serveuse n'a visiblement pas vu de Carte Bleue non dorée de la journée vu comment elle inspecte la mienne », présume Samira.

Suit une ultime épreuve gravée dans les mémoires : la sortie du bar. « Je ne sais pas si c'est de la paranoïa, s'interroge Samira, mais nous avons toutes eu l'impression que les conversations se sont arrêtées et que les regards se sont braqués sur nous. La traversée est interminable. » En effet, détaille Clélia, « j'ai l'impression que les clients nous font une haie d'honneur, ou plutôt de malheur, en raison de la disposition des tables : lorsque nous sommes arrivées, les clients étaient face dos, mais lorsque nous sortons tous les clients nous font face et nous voient. La sortie est interminable, les regards sont oppressants, nous n'osons pas regarder les clients ». Djamilia savoure davantage le moment : « Je sens que nous attirons toute l'attention et que certains ont arrêté leur discussion. J'adore ce moment, j'en garderai un beau souvenir. » À la sortie, c'est une autre haie d'honneur qui les attend, les étudiants recalés et réduits à contempler les Maserati. « Quand nous sommes sorties du *Plaza Athénée*, nous apercevons un petit groupe d'étudiants de notre cours, très étonnés de nous voir sortir du palace, puisqu'ils n'ont pas réussi à y pénétrer. On passe d'un sentiment de honte à la fierté d'avoir pu entrer, affirme Clélia. Nous éclatons de rire pour évacuer le stress. »

Elle conclut toutefois : « Cela a été un des moments où j'ai été le plus mal à l'aise de ma vie. » Samira revient plus longuement sur ce qu'elle a ressenti, frustrée que son appétence frondeuse à investir les lieux consacrés ait été freinée par les dispositifs autochtones d'intimidation. « Je ne pensais pas que je me sentirais aussi intimidée. Je voulais aborder le lieu comme un autre. Je trouvais ridicule de se mettre la pression, de souffrir du regard des autres, parce que cela conduit *in fine* à légitimer ce rapport de domination. Mais je ne me sentais vraiment pas à l'aise et je n'ai même pas osé me lever pour aller sur la terrasse de l'établissement fumer une cigarette (ce qui pour moi relève de l'exploit). » Le récit des trois étudiantes est